

FRANCIS VAN DE WOESTYNE

Karen Northshield

“Je ne suis pas loin de mon tombeau”

Rescapée des attentats de Zaventem

Le 22 mars 2016, Karen Northshield a trente ans et se trouve à l'aéroport de Zaventem. Elle s'apprête à monter dans l'avion pour retrouver sa grand-mère aux États-Unis lorsqu'un kamikaze, près d'elle, déclenche sa ceinture d'explosifs. Elle est très gravement blessée. Elle qui fut championne de Belgique de natation chez les jeunes en 2003, subira plus de trois ans d'hospitalisation. En 2021, elle publie *Dans le souffle de la bombe* aux Éditions Kennes. Cette année, elle a reçu le prix de l'Hommage de l'année, au Lobby Awards.

La rage de vivre

Nous sommes à l'Aspria-La Rasante, à Woluwe-Saint-Lambert, un temple de loisirs, de sports: deux piscines, sept courts de tennis, des salles de fitness et des spas... En cette fin du mois d'août, les familles croisent les sportifs matinaux qui viennent parfaire leur corps, évacuer le stress.

Karen Northshield arrive droite, élégante, les mains cramponnées à ses deux béquilles noires. Une de ses deux jambes se termine par une prothèse. Elle me salue gentiment. Mais elle ne sourit pas, ni avec la bouche ni avec les yeux. Son regard est concentré, déterminé.

Elle a réservé une petite table à l'écart, dans la cafétéria et me propose de m'asseoir à sa droite car son oreille gauche n'entend plus rien. La droite est munie d'un appareil auditif qui réduit, tant bien que mal, les acouphènes, puissance 1000, qui l'empêchent souvent de dormir ou de participer à une conversation.

Karen Northshield était, jusqu'au 21 mars 2016, une des coachs sportives de l'établissement. Ancienne championne belge de natation, elle affichait une forme physique parfaite, un corps d'athlète. Le lendemain, elle s'est rendue à Zaventem pour aller voir sa grand-mère aux États-Unis... 7 h 52, un kamikaze a enclenché sa ceinture d'explosifs.

Pendant trois ans et demi, elle a lutté pour rester en vie, subi plus de soixante opérations. Elle reste polytraumatisée, jambe et hanche détruites, plus d'estomac ou presque, ni de rate... ses blessures de guerre sont visibles et invisibles. Sans parler des difficultés psychologiques.

Comment tenir face à une telle douleur? Comment ne pas se laisser glisser vers la mort qui vous tend les bras? Comment retrouver un sens à la vie? Les questions se bousculent: pourquoi? Pourquoi moi? Dans le livre qu'elle a écrit (*Dans le souffle de la bombe*, Éd. Kennes), elle précise que la foi l'a beaucoup aidée.

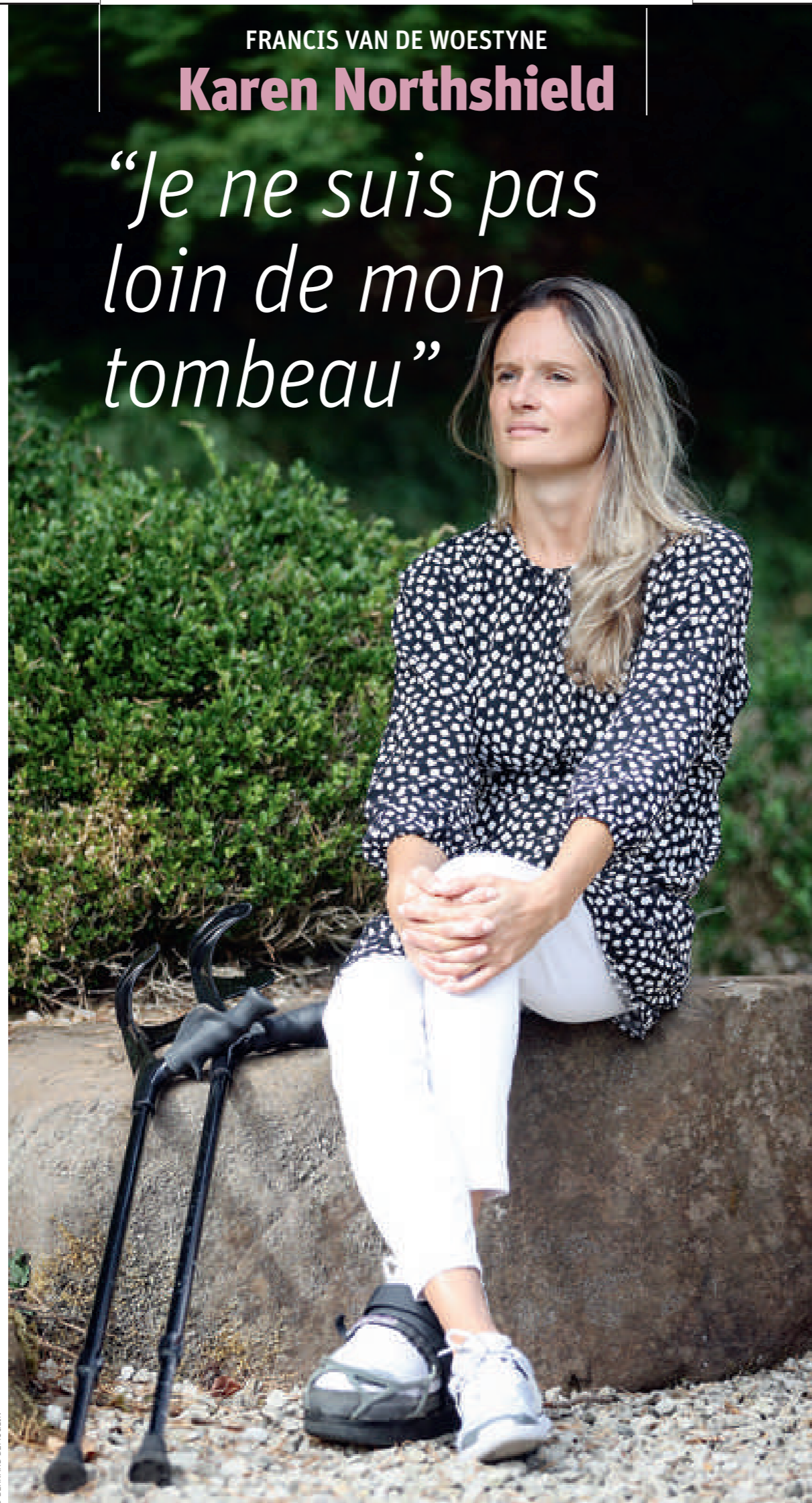
Voici le récit bouleversant d'une femme qui a réussi à "sortir de son tombeau" grâce à une incroyable rage de vivre. Sa force mentale, physique, psychologique est bien au-delà du courage. Sa vie est et sera une reconstruction.

En la quittant, elle m'adresse un léger sourire comme pour me remercier d'avoir pu déposer ce témoignage qui est pour elle, une des raisons de survivre malgré la douleur qui, jamais, ne s'éteint dans son corps meurtri.

Respect ému et total.

V.d.W

© BERNARD DEMOLIN



Dans quelle famille avez-vous grandi?

Je suis née dans l'Illinois aux États-Unis. Pour des raisons professionnelles, mon père a été envoyé en mission à la base militaire du Shape, près de Mons. C'est là que je suis arrivée à l'âge de neuf ans. Mes parents ont eu neuf enfants: je suis le troisième et la première fille.

Quelle a été votre première impression en débarquant en Belgique?

La pluie et le ciel gris... Américaine, je n'avais jamais quitté mon pays, j'ai aussi été impressionnée par la culture étrangère. Je n'y connaissais absolument rien. Mes parents souhaitaient que leurs enfants s'intègrent le mieux possible: nous avons eu un professeur particulier de français.

Quelle enfant étiez-vous?

Déracinée, jeune, introvertie, je ne me sentais pas toujours à l'aise. À l'école belge, j'ai découvert un nouveau système, de nouvelles valeurs. Notre père nous a beaucoup encouragés à pratiquer du sport. Cela a été un des piliers de notre éducation, tout comme la foi. Au départ, j'ai fait du foot et très vite, j'ai choisi la natation, j'ai fait de la compétition de haut niveau, j'ai été championne de Belgique en 2003, en papillon et quatre nages.

Quel a été votre parcours scolaire?

Classique dans le système scolaire belge. J'ai deux diplômes universitaires, deux masters, l'un en langues germaniques, l'autre en communication multilingue dans les relations internationales. J'ai travaillé pendant plusieurs années dans différentes sociétés. Ensuite, j'ai voulu que le sport, ma passion, soit mon métier. À quelques mois des attentats du 22 mars 2016, je me suis lancée en tant que coach sportive indépendante, personal trainer. Je travaillais dans plusieurs clubs sportifs dont l'Aspria à Bruxelles.

Qu'est-ce qui vous plaît dans le sport?

Je dirais que la culture de l'excellence coule dans mes veines. Depuis que je suis petite, je suis fascinée par les corps, les muscles sculptés. Mon modèle, ce sont les statues grecques dans les musées. C'est cela que je visais, dans chaque souffle de ma vie, que ce soit chez moi ou chez les personnes que j'entraînais.

En mars 2016, vous aviez prévu d'aller voir votre grand-mère qui vit toujours aux États-Unis...

J'avais hésité à partir le 21 ou le 22 mars. Mais j'avais mis des rendez-vous le 21. J'ai donc choisi de partir le lendemain...

Le 22 mars...

Je suis arrivée très tôt à l'aéroport, plus de trois heures avant l'heure de départ. Cela fait partie de ma culture d'être toujours ponctuelle, de tout gérer, de prendre le temps pour faire convenablement les choses. Pas d'imprévu. Il y avait une longue file. J'ai hésité à aller aux toilettes mais je ne voulais pas perdre ma place. Je suis donc restée dans la file.

Puis, à 7 h 52...

La déflagration, le blast... Je ne me suis pas rendu compte de ce qui se passait. J'ai été projetée en arrière, soufflée par la bombe et me suis retrouvée en état de mort.

Et vous vous êtes dit: "I'm dying"...

Oui, je me souviens que je me suis dit cela en anglais, ma langue maternelle, celle que j'utilise avec mes parents. Je me sentais plus près de la mort que de la vie. Mon corps était en flammes, mes yeux brûlaient, ma hanche avait explosé, mes intestins, à nu, débordaient, ma jambe était en morceaux. Et tout le reste... Je ne savais pas parler. À peine respirer. Le temps s'écoulait. Rien. Après quinze ou vingt minutes, un inconnu m'a repérée et m'a traînée en dehors de l'aéroport. Je ne sais pas qui c'est, je ne le saurai jamais. Le temps passait. Les secours ont vraiment été catastrophiques. Ils sont arrivés trois quarts d'heure après l'attentat. L'aéroport était difficilement accessible. Tout semblait désorganisé, c'était le

chaos total. J'étais sur le trottoir. D'autres blessés sont venus à mon secours. Puis des brancardiers m'ont emmenée dans une autre zone. Ensuite un médecin de garde a réalisé l'inspection des blessés afin de les classer selon leur gravité. Et enfin, les ambulanciers m'ont embarquée. Si, à chaque fois, si je n'avais pas eu ce souffle vital pour lever la main et signaler que j'étais toujours en vie, je ne serais pas là... Je pense qu'au final, j'ai attendu environ une heure et demie dans cet état-là, en train de mourir.

Vous avez enfin été transportée à l'hôpital Erasme.

Pendant le transfert, mon cœur s'est arrêté plusieurs fois. Lorsque je suis arrivée à l'hôpital, mon corps était recouvert d'un drap. Lorsqu'ils ont enlevé ce drap, les soignants ont tous fait un bond en arrière: c'était une "scène de guerre". J'ai été opérée, plongée pendant plusieurs semaines dans un coma artificiel. Et un jour, je me suis réveillée aux soins intensifs.

Quelles étaient les blessures?

Il y en avait de trois types: les blessures physiques visibles (la jambe, la hanche). Les blessures internes, invisibles, profondes: mes incapacités pulmonaires, mes problèmes digestifs, la perte de la rate, de l'estomac et d'autres organes, les acouphènes. Les dégâts sont là, à vie. Je ne récupérerai aucune de ces capacités. Et puis, il y a les dégâts psychologiques. Ils ne se voient pas mais ils sont aussi importants que les dégâts visibles et invisibles. Aujourd'hui, il y a encore une méconnaissance de ce chapitre-là. Les séquelles resteront à vie. Personne ne pourra les effacer. Cela reste un combat quotidien. Car en plus des problèmes que j'ai décrits, j'ai eu de multiples infections, j'ai subi des traitements lourds, des drogues expérimentales, des thérapies en tout genre. Cela a commencé par un enfer, puis j'ai vécu au rythme des montagnes russes: tous les jours étaient un marathon pour lequel je n'étais ni préparée ni entraînée. Il y a eu de nombreux moments de désespoir.

Vous avez passé trois ans et demi à l'hôpital, subi plus de 60 opérations. Comment avez-vous tenu?

J'ai été longtemps alitée, attachée à des machines qui me maintenaient en vie. Je pourrais dire que ma survie repose sur trois piliers. D'abord, ma rage de vivre, cette volonté de ne pas sombrer. Certains appellent cela le courage. Mais cela était insuffisant pour me garder en vie. Ensuite, j'ai reçu beaucoup de visites, de ma famille, mes amis. Sans leur aide, sans leur amour, je ne serais pas là. Ils ont pris l'habitude d'afficher au mur de ma chambre des photos de moi avant l'attentat. Cela me donnait du courage. C'est l'image que je voulais garder en tête pendant cette longue hospitalisation: une femme forte, dynamique, proactive, déterminée, persévérante. Cette image que je cultivais en moi me rappelait qui j'étais et qui j'aurais dû continuer à être. Troisième pilier: le personnel hospitalier pour qui je garde une énorme admiration, une affection même. Le staff médical a été exceptionnel, bienveillant. Sans eux non plus, je ne serais pas là aujourd'hui.

Une première petite lueur d'espoir est apparue au CTR, le centre de réhabilitation de l'hôpital Erasme...

J'avais perdu confiance en l'homme. Je sursautais au moindre bruit, j'étais terrorisée, tétanisée par l'image des terroristes. Toute forme de mouvement avait un lien avec la possibilité que cela puisse exploser à nouveau. Je me réveillais la nuit en sueur. Avec les soignants, je passais de main en main. Avec Jean-Luc, mon kiné, j'ai retrouvé une certaine confiance, le jour où il m'a dit: "Aujourd'hui Karen, tu vas essayer les barres parallèles."

Après trois ans et demi d'hôpital, le retour à la maison n'a pas été simple à gérer...

Tout au long de l'hospitalisation, mon moral était évidemment très impacté. Mais cela a vraiment éclaté au niveau psychologique quand je suis rentrée chez moi. Je ne savais plus comment je m'appelais, je ne savais plus comment fonctionner. Ce fut la bombe à retardement. J'étais devenue dysfonctionnelle et en décalage de la société. Je devais digérer trois ans et demi d'hôpital, personne ne m'avait préparée à cela. Je suis toujours suivie à l'hôpital pour soigner cet aspect-là et tout le reste...

“Mon corps était en flammes, mes yeux brûlaient, ma hanche avait explosé, mes intestins, à nu, débordaient, ma jambe était en morceaux.”

“Après quinze ou vingt minutes, un inconnu m'a repérée et m'a traînée en dehors de l'aéroport. Je ne sais pas qui c'est, je ne le saurai jamais.”

Suite page 50

“Survivre à un attentat n'est pas forcément une chance”

Puis-je vous demander comment vous sentez-vous aujourd'hui? L'hôpital reste ma deuxième maison car j'y fais encore de fréquents séjours pour des examens, des radios, des consultations. Je reste une polytraumatisée. J'ai encore fait une infection au début de l'année et mon séjour et le traitement ont duré trois mois. Cela n'est pas terminé. Cela ne sera jamais terminé. Je ne peux pas dire que j'ai récupéré, c'est illusoire. Disons que c'est différent.

Êtes vous “contente” d'être en vie? Survivre à un attentat n'est pas forcément une chance... Je me rends compte que les petites épreuves de la vie que j'avais avant, les factures à payer, tout cela, forcément, m'apparaît dérisoire aujourd'hui. Les réelles épreuves dans la vie sont d'ordre humain. Je n'avais que trente ans. Je suivais la voie que je m'étais tracée. J'avais toute ma vie. Si j'avais eu 70 ans aujourd'hui, je pense que ce serait différent. Suis-je contente d'être là? Je me bats contre l'injustice que représente cet attentat mais c'est toute ma vie, toute une vie qui est à reconstruire...

Y a-t-il des jours où vous vous êtes dit: j'aurais préféré mourir... Sans doute, les jours où les opérations succédaient aux opérations. Si c'est cela la vie, alors... Il est difficile de trouver un sens à la vie si c'est pour dépendre d'une série de machines pour rester en vie. Mais chez moi, la flamme de la vie reste allumée, un peu comme celle d'une bougie. Ma vie a été détruite et toute ma vie sera reconstruction à tous les niveaux: ma santé mais aussi les aspects médicaux, professionnels, familiaux, amicaux, sociaux, affectifs.

Qu'est-ce qui vous tient en vie? Que la Justice, avec un grand “J”, soit faite pour les victimes et leur famille. J'irai bien sûr témoigner. Cela va sans doute apporter un apaisement pour les victimes, pour les personnes qui se sentent concernées par ces attentats et je dirais pour le peuple tout entier aussi. Je pense qu'un ordre “cosmique” existe et que chacun y répond par ses actes, par ses gestes, par ses paroles qui seront un jour jugées par un Ordre ou un Juge cosmique supérieur.

dramas que les gens peuvent vivre. Je voudrais les aider à retrouver la valeur humaine.

Votre compagnon s'est éloigné... On ne peut pas se rendre compte à quel point cette histoire a été multidimensionnelle. L'impact et les conséquences sont énormes sur moi-même, très lourdes à porter pour une seule personne. C'est comme une pierre qu'on jette dans l'eau, les vagues sont larges, immenses et multiples. Des membres du personnel médical ont aussi été très touchés, psychologiquement, par mon histoire. L'équipe soignante a souffert de voir une patiente pour laquelle on ne pouvait rien faire ou pas grand-chose. Il y a donc des vies à reconstruire et pas une seule. La rédaction de mon livre a fait partie de ma thérapie. Cela m'a permis d'extérioriser mes douleurs, mes peines, mes souffrances et de remettre un peu d'ordre.

Quelles sont les questions que vous posez encore aujourd'hui? La principale est: pourquoi? Pourquoi est-ce arrivé à moi, à ma famille, à mes proches?

Vous écrivez aussi: la question n'est pas de pardonner mais de réapprendre à s'aimer...

La vie peut basculer en une fraction de seconde. Je dois encore accepter tout ce qui m'est arrivé. La question du pardon, je ne sais pas si elle peut se poser, c'est plus complexe que cela. Réapprendre à s'aimer, oui, j'y travaille. C'est épuisant de survivre. Depuis que je suis petite, on me définit par mon courage. Certaines personnes sont extraverties, drôles. Moi, ma qualité, c'est le courage, la volonté. Mais ici, ils sont mis à rude épreuve.

Qu'attendez-vous du procès? Que la Justice, avec un grand “J”, soit faite pour les victimes et leur famille. J'irai bien sûr témoigner. Cela va sans doute apporter un apaisement pour les victimes, pour les personnes qui se sentent concernées par ces attentats et je dirais pour le peuple tout entier aussi. Je pense qu'un ordre “cosmique” existe et que chacun y répond par ses actes, par ses gestes, par ses paroles qui seront un jour jugées par un Ordre ou un Juge cosmique supérieur.

“Mon âme connaîtra la paix”

Vous écrivez: “Dieu a voulu que ma vie change...” Je suis profondément croyante. C'est arrivé... Dieu a permis, a laissé faire les hommes. Mais Dieu m'a sauvée aussi, peut-être grâce à cette foi qui est en moi, dans ma famille. Je reste attachée à une forme d'espérance, d'espoir. Dieu avait soumis Job à une épreuve existentielle et grâce à sa foi en Dieu, Job est parvenu à se reconstruire. Je suis un peu l'équivalent de Job, version féminine, au XXI^e siècle.

Qu'attendez-vous aujourd'hui? Tous les jours j'attends ma résurrection... Pendant des mois, je regardais le plafond de ma chambre. J'attendais soit qu'un sauveur vienne et abrège mes souffrances afin que je puisse rejoindre le ciel, soit qu'un médecin m'apporte une solution. Mais je ne pouvais pas continuer à vaciller entre la mort et la vie. Mon espérance était d'attendre ma résurrection. Que voulez-vous que je fasse de plus?

Considérez-vous qu'elle est là? Vous sentez-vous ressuscitée?

... Tout comme le Christ, j'ai roulé la pierre qui fermait mon tombeau. Je suis sortie de ma tombe. Je n'étais pas morte. Mais enfin presque. Bien sûr, c'est une façon métaphorique de parler. Mais je ne suis pas loin de mon

tombeau. Pour moi, le 22 mars 2016, c'était hier. Et cela le restera toujours. Un ciel bleu me rappelle la paix qui vient après la résurrection. Mais tout ce que j'ai vécu et les conséquences restent aujourd'hui très lourds.

Pensez-vous à la mort? Pour moi, la vie et la mort sont les deux faces d'une même pièce. Longtemps, je me suis demandé de quel côté elle allait tomber. Pour le moment, je suis en vie, j'essaie d'aller de l'avant. Chaque fois que je retourne à l'hôpital, j'ai la chair de poule...

Qu'y a-t-il après la mort? La paix éternelle. Mon âme connaîtra la paix. Il n'y aura plus ce combat, cette lutte, cette souffrance.

La question est peut-être déplacée... êtes-vous heureuse? Jusqu'au 21 mars 2016, oui, j'étais épanouie à tous les niveaux. Aujourd'hui, c'est différent. Je ne dirais pas que je suis épanouie. Je reste une battante avec beaucoup de séquelles. Mais il doit y avoir un sens à ma survie.

Comment voyez-vous votre avenir? ... J'espère qu'il sera plus paisible que ce que j'ai vécu. J'ai encore des combats à mener. Avec beaucoup de courage, j'espère y arriver.



© BERNARD DEMOULIN
“La principale question que je me pose est: pourquoi? Pourquoi m'est-ce arrivé?”

Du côté de chez Proust

Quelle est votre vertu préférée? La dignité.
La qualité que vous préférez chez un homme? La droiture et l'humilité.
Chez une femme? L'élégance naturelle.
Votre principal défaut? Ne pas sourire assez.
Votre principale qualité? Le courage.
Votre rêve de bonheur? Avoir un ciel dégagé.
Quel serait votre plus grand malheur? Mourir avant mes parents.
Votre auteur préféré? Rumi, poète soufi persan du XII^e siècle. J'aime cette citation: “Hier j'étais intelligent, alors je voulais changer le monde. Aujourd'hui je suis sage, alors je veux changer ma personne.”
Votre compositeur préféré? Hans Zimmer.
Votre héros préféré dans la fiction? Gladiateur.
Qu'est-ce que vous détestez par-dessus tout? Se chamailler.
Quel est le don que vous auriez aimé avoir? Le sourire naturel.
Comment aimeriez-vous mourir? Aimée et entourée.
Quelle est la faute, chez les autres, qui vous inspire le plus d'indulgence? L'évitement.
Avez-vous une devise ou une phrase qui vous inspire? Servir une cause plus grande que soi.

ÉCLAIRAGE

Pourquoi la “question trans” fracture-t-elle le féminisme?

■ La sortie du nouveau polar de J.K. Rowling dont l'héroïne est accusée de transphobie, et la polémique en France autour d'une affiche du Planning familial ont relancé un vif débat.

Alice Dive
Journaliste

Deux récents faits d'actualité ont rallumé la mèche. D'une part, il y a cette sortie, très médiatisée, du nouveau livre de J.K. Rowling, la célèbre auteure de la saga *Harry Potter*, dont l'héroïne est accusée... de transphobie. Les médias britanniques n'ont pas tardé à émettre l'hypothèse d'une forme de récit autobiographique dans la mesure où l'écrivaine, bien que très populaire, vient de vivre trois années de cyberharcèlement à la suite des propos jugés transphobes qu'elle a tenus sur les réseaux sociaux au sujet des femmes et de leurs menstruations.

Réagissant au contenu d'une campagne de santé publique en Grande-Bretagne prônant une “plus grande égalité pour les personnes ayant des règles”, J.K. Rowling avait défendu la conviction selon laquelle seules les femmes peuvent avoir des règles, excluant par là les hommes transgenres qui ont toujours leurs règles (dans la mesure où elles – devenus ils – ont conservé leur utérus) et les femmes transgenres qui ne les ont pas. Ses propos avaient suscité un tollé mondial auprès de ses fans, à tel point que certains acteurs de la saga *Harry Potter* s'étaient ouvertement distancés de ceux-ci, parmi lesquels la féministe Emma Watson. “Les personnes trans sont ce qu'elles disent être et méritent de vivre leur vie sans être constamment remises en question ou qu'on leur dise qu'elles ne sont pas qui elles disent être”, avait ainsi réagi la comédienne sur la twittosphère.

D'autre part, il y a cette affiche, diffusée fin août par le Planning familial en France, mettant en scène un homme transgenre en ceint aux côtés d'un autre homme, et cette phrase: “Au planning, on sait que des hommes aussi peuvent être enceints.” Cette campagne a fait polémique, à tel point que l'association qui milite pour l'éducation à la sexualité et pour la lutte contre les discriminations a fini par réagir en déclarant ceci: “Nous n'avons pas oublié au Planning familial qu'il fallait un utérus pour vivre une grossesse.” Cette affiche a été la cible de nombreuses attaques, notamment venant de féministes qui estiment que le débat autour de la place des personnes transgenres au sein de la société torpille le combat féministe.

“Une dépossession de la maternité des femmes”

La question de la transidentité divise en effet les féministes, entre celles qui assument de ne plus faire de différence entre une femme et une femme transgenre et celles pour qui les différences biologiques et sociales persistent. “Je pense qu'être une femme est une réalité matérielle et non un sentiment”, confiait en mai dernier au magazine *Marianne* Marguerite Stern, féministe et surnommée par certains “la J.K. Rowling française”. “Même avec beaucoup de bonne volonté et de mutilations, je pense qu'aucun homme ne pourra jamais devenir une femme et vice-versa”, déclarait encore celle qui, depuis lors, est fréquemment la cible de harcèlement et d'agressions.

Interrogée le 23 août dernier par *Le Figaro* sur l'affiche polémique du Planning familial, l'historienne et féministe Marie-Jo Bonnet dénonce pour sa part une destruction des combats féministes par “une idéologie transhumaniste”. Pour elle, l'affiche en question illustre une “véritable dépossession de la maternité des femmes au profit d'une idéologie de l'autodétermination de l'identité de genre. Une femme née biologiquement femme et qui s'identifie comme un homme a gardé son utérus. Ce sont les femmes qui mettent les enfants au monde, ce ne sont pas les hommes. Cette différence-là, elle existe, c'est un fait biologique, on ne peut pas aller contre les faits”. Or, soutient-elle, “l'idéologie trans consiste à imposer l'idéologie sur la réalité biologique des corps”.

Face à ce courant, s'oppose au sein du mouvement féministe une autre tendance, avec celles qui soutiennent l'idée selon laquelle il vaut mieux parler de “sexe assigné à la naissance” plutôt que de “sexe constaté à la naissance”, incluant par là les personnes transgenres. “Masculin” ou “féminin”? Dès la naissance, il faut en effet

choisir. Sur les papiers d'identité, les formulaires d'inscription, les bulletins d'adhésion, il y a toujours ces deux petites cases à cocher. Comme si le monde se divisait en deux catégories (les femmes et les hommes), questionne cette frange du mouvement féministe. Pour ses défenseurs, c'est oublier que le genre est une fiction. C'est oublier, aussi, que l'identité n'est jamais une essence mais une construction. Une personne qui déclare se sentir femme, homme ou qui dit se sentir autre chose est ce qu'elle dit qu'elle est. Voici ce que l'on appelle “l'identité de genre”, qui se fonde sur un sentiment intime et profond de la personne.

L'utérus, objet de toutes les convoitises

Pour ce même courant féministe, le discours qui consiste à présenter le corps des femmes comme un corps maternel, en capacité de donner la vie est un discours biopolitique: un utérus ne signifie pas pour autant un acte de reproduction. Il milite dès lors en faveur d'un processus de “désidentification” et solutionne l'équation comme suit: l'utérus est un organe féminin certes, mais être (se sentir) femme n'implique pas forcément de posséder un utérus.

“C'est un organe qui me passionne. L'utérus a toujours fait l'objet d'une convoitise incroyable”, observe dans l'émission française *Les couilles sur la table* (podcast) Paul B. Preciado, philosophe et homme trans. “Il a été exploité par tous les régimes: l'hétérosexualité, le patriarcat, l'État, l'industrie médicale et pharmacologique... et, en même temps, il n'est pas tout à fait émancipé. C'est d'ailleurs tout le paradoxe dans ce débat, épingle-t-il: les femmes se sont battues pour accéder au statut de citoyennes, elles sont reconnues en tant que sujet politique mais voilà, elles contiennent en elles un organe qui, lui, doit encore vivre son processus d'émancipation.”

Quoi qu'il en soit, soutient le philosophe, le débat qui fait rage actuellement autour de la féminité et de la masculinité sera bientôt obsolète, à l'heure où l'intelligence artificielle et la biotechnologie sont en plein développement. “Dès le moment où l'on pourra construire artificiellement un utérus, les notions de masculinité et de féminité n'auront plus de sens. Voilà pourquoi je suis à ce point convaincu qu'il faut repenser la féminité au-delà de la notion de maternité...”, termine l'intéressé.

On n'a pas fini d'en parler.

